

Rompre avec le capitalisme: utopie ou nécessité?

Notre camarade Michel Ducommun vient de publier un livre sur la problématique croissance – décroissance – dégâts écologiques, dans une vision écosocialiste.

Il commence par une partie constat qui synthétise les données en termes de limites de la croissance – disparition ce siècle encore de la plupart des ressources fournies par la Terre (énergies fossiles sauf le charbon, métaux tels le fer, l'uranium, le zinc, etc.) et les dégâts infligés à l'environnement (réchauffement climatique, biodiversité, agriculture intensive qui détruit les biosystèmes, pollutions). Dans cette partie, il s'en prend en particulier aux sceptiques dont la fonction est toujours de protéger les intérêts des grandes firmes : aujourd'hui les climato-sceptiques défendant les firmes pétrolières, hier les amianto-sceptiques : en 1996, Claude Allègre dénonçait un « phénomène de psychose collective » concernant les risques liés à l'amiante, avant-hier c'était la cigarette qui ne présentait pas de danger. Il cite le think tank Heartland Institute, à la tête des combats des sceptiques aux Etats-Unis, et qui définit sa mission : « promouvoir l'économie de marché, la privatisation des services publics, la dérégulation et combattre des solutions limitant les lois du marché sur les questions d'éducation, de santé et d'environnement ».

Une croissance suicidaire

Pour Michel Ducommun, comme pour un certain nombre d'autres auteurs, la conclusion est claire : avec ce type de croissance et de société, l'humanité court vers un dramatique écosuicide. Sur ce point, il se démarque nettement de la majorité des écologistes réformistes qui ne remettent pas en cause le capitalisme et croient que tout ira bien grâce au développement durable, ou au capitalisme vert, ou par la découverte de nouvelles techniques ou encore la modification du comportement des individus, la frugalité volontaire. Notre camarade estime que le développement durable est un oxymore, développement est contradictoire avec durable. Et cela est prouvé par l'échec des deux objectifs principaux définis en 1987 : il fallait « répondre aux besoins des plus démunis », et la faim et la misère ont augmenté dans le monde, comme les inégalités. Il fallait « un développement qui répond aux besoins des générations du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs », et les gaz à effet de serre et les dégâts écologiques n'ont fait qu'augmenter depuis.

A partir de ce constat, Michel Ducommun pose une question fondamentale : la croissance que nous connaissons mène au désastre, mais peut-on parler de décroissance quand 24 000 êtres humains meurent chaque jour ? La réponse est donnée par un autre constat : « Il arrive un moment où l'évolution de l'humanité permet le passage du manque à la suffisance. Et bien des indicateurs nous permettent de penser que c'est ce moment historique auquel nous sommes en train d'assister. Si c'est bien le cas, c'est la possibilité d'autres rapports sociaux, d'autres manières de vivre qui s'ouvrent devant nous. C'est le bond de l'humanité du règne de la nécessité dans le règne de la liberté comme l'a écrit Engels » (p. 67).

Une possible suffisance en contradiction avec le capitalisme

La satisfaction des besoins fondamentaux permettant une existence digne et heureuse de chaque être humain sur Terre est aujourd'hui possible, mais pas sous le capitalisme. Il s'agit de comprendre pourquoi. C'est l'analyse marxiste qui le permet : le processus d'accumulation et la loi de la baisse tendancielle du taux de profit contraignent le capitalisme à une croissance continue. « La croissance est vitale pour le capitalisme, mais fatale pour l'humanité » (p. 85).

La suite est donc logique : il faut rompre avec le capitalisme, et donc donner les axes d'un projet postcapitaliste, écosocialiste. Pour rendre crédible un tel projet, Michel Ducommun estime que trois aspects sont essentiels :

- L'assimilation du mot socialiste avec des sociétés qui se sont autoproclamées socialistes tout en n'ayant rien de socialiste comme l'URSS stalinienne. Ces échecs des révolutions socialistes du XXe siècle ont donné une force à l'idéologie bourgeoise du TINA de Thatcher : There Is No Alternative, il n'y a pas d'alternative au capitalisme. Une analyse de ces échecs est indispensable à la fois pour ne pas répéter ces échecs et pour rendre crédible un projet anticapitaliste. Pour l'auteur, les deux raisons essentielles de ces échecs sont l'abandon de la démocratie et le maintien de la division sociale et technique du travail, du maintien du mode de production capitaliste.

- Le projet doit mettre en avant le plaisir de vivre mieux et autrement, que l'objectif n'est pas la privation pour stopper une consommation imbécile, mais une libération par une importante diminution du temps de travail et une transformation de ce qu'est le travail, une convivialité plutôt que la solitude de l'individualisme.

- L'analyse des forces sociales porteuses de cette rupture. Cette partie montre la difficulté actuelle de la bataille. Si une des priorités est la démocratie et son extension, la rupture doit être portée par une large majorité de la population, en particulier par ce que Michel Ducommun appelle le peuple de gauche et le peuple écologique, tout en sachant que les dirigeants des partis socialistes et verts sont très loin d'une orientation anticapitaliste. De plus, et ceci est peu analysé dans le livre, les questions écologiques ne divisent pas clairement la société en classes, et ne peuvent pas trouver une solution globale au niveau local. Une conséquence en est une plus grande difficulté à lier dialectiquement l'analyse théorique et les mobilisations concrètes qui sont un peu limitées à des luttes partielles.

Pour conclure, le livre de Michel Ducommun n'est pas le programme de solidaritéS, mais devrait permettre de développer le débat sur ces questions dans notre mouvement.

Pierre Vanek